



Le trajet du retour

Je suis bien. Encore le bruit des vagues du soir dans la tête, le sable mouillé qui me rafraîchit les pieds maintenant un peu de trop. Il n'a plus le même effet que vers quatre heures de l'après-midi. Je me vois encore longer la haute digue du Boutillon pour rejoindre le vélo. On finit d'installer les affaires, de bien harnacher le tout et on me soulève pour me mettre sur le siège à l'arrière du vélo. Ma place attribuée : le porte-bagage. Un enfant de quatre ans c'est bien, c'est pas encore trop lourd à cet âge-là. Quel bonheur d'être un bagage alors !

On a le temps. On nous donne le temps. Voir défiler ce qu'il y a de plus simple mais de plus beau à voir, percevoir les moindres bruits, du moment que je ne gigote pas, on ne me reproche rien. Je me laisse bercer, les mains accrochées sur les côtés du siège en ferraille, rembourré de mousse et de sky rouge au niveau de l'assise et du dossier.

Alors rien d'autre que les paroles et sifflements des oiseaux des marais. Tiens, la tache blanche dans les broussailles, c'est une aigrette. Plus loin, un héron cendré... Quelle merveille, l'observation... Observer. C'est ce qui nous demande le moins d'effort et en plus étant à notre portée.

Pourquoi la refuser ?

Le vélo prend un rythme régulier qui me rassure. C'est comme ça que je concentre mon attention sur tout ce qui m'entoure. Le grand dos qui me cache la vue me protège du vent en même temps. Pourtant ma curiosité appelle toujours ma tête à la tourner sur les côtés, j'ai à nouveau le vent dans la poire. Tant mieux. Le balancement du vélo me fait oublier la fraîcheur du soir et me permet de rêver. J'ai chaud même si j'ai un peu froid. Je m'assoupis par intermittences. On ne s'arrête pas en route, heureusement. Enfin, pas cette fois-ci. Cela arrive qu'on ralentisse à cause du vent, c'est tout.

Il fait encore très doux en ces soirées d'août. Je suis toute saoule par ce vent iodé qui tend à me transporter dans une lente somnolence. Sensation ineffable, tellement agréable de se laisser devenir un bagage, presque au sens le plus littéral du terme. Aucune parole. Je suis occupée à sentir l'air et le vent souffler dans les hautes herbes sèches des marais voisins. Je vois lentement défiler sur mes côtés la perspective des enfilades de carrés géants de sel. Rouges, orangés, roses, saumons... Les couleurs de l'eau changent avec les différents points de vue. Les uns qui sont maintenant derrière moi donnent suite aux prochains qui se trouvent à ma gauche, au niveau d'une vanne.